

# Vilém Flusser

## De la rage

A. Portmann soulève, dans *Biologie und Geist*<sup>1</sup> (Biologie et Esprit), un problème inquiétant, étroitement lié à l'ensemble des problèmes des structures ouvertes et fermées, et à la relation entre la genèse et la structure. Ce problème est proposé par Portmann dans un contexte légèrement différent de celui qui sera abordé dans cet article. C'est ce qui arrive toujours: les grands penseurs sont grands non seulement pour ce qu'ils disent, mais aussi pour ce qu'ils suggèrent. Le problème est le suivant :

La maladie de la rage (*Rabies Canina* ou *Lyssa*) a, du point de vue du patient (humain, par exemple), le développement suivant. Un chien enragé cause, en mordant, une plaie sanglante qui reçoit la salive de l'animal, porteuse d'un virus. Le virus migre le long des nerfs exposés dans la plaie jusqu'à ce qu'il atteigne le cerveau, où il se propage. Dans le cerveau, il provoque les altérations suivantes, qui sont sélectives du comportement humain: il augmente l'agressivité, crée un désir de mordre, provoque une envie de déambuler de manière agitée, augmente la sécrétion de salive, entrave les mouvements de l'œsophage jusqu'à l'impossibilité d'avaler, et entraîne une aversion pour les liquides (hydrophobie). Ces changements de comportement sont le résultat de l'action du virus sur des centres cérébraux soigneusement sélectionnés. Dans le même temps, une partie du virus migre en périphérie vers les glandes salivaires, où il est stocké. Au cours de l'évolution "naturelle" de la maladie, le patient, du fait de ces changements de comportement, peut mordre un autre mammifère ; ensuite, ses muscles sont progressivement paralysés et le patient meurt.

Les symptômes énumérés sont chaotiques du point de vue du patient humain. Par exemple : il n'y a pas de relation évidente, au sein de la structure humaine, entre une déambulation agitée et une aversion pour l'eau. Mais, du point de vue du virus, ces symptômes forment une structure parfaitement cohérente visant à la préservation et à la propagation du virus. Tous ont pour «but» de permettre la transmission du virus d'un porteur à un autre, au sein duquel le cycle viral du virus pourra se répéter.

---

<sup>1</sup> Adolf Portmann, *Biologie und Geist*. Rhein-Verlag AG, Zürich 1956. Adolf Portmann (1897-1982) était un zoologiste suisse.

D'un point de vue structurel, le virus est bien inférieur à l'homme, dès lors que le critère de la hiérarchie des structures est leur complexité. En effet, on pense que le virus est la forme de vie la plus primitive (tellement primitive que certains refusent de le considérer comme authentiquement vivant), et que l'homme serait la forme de vie la plus avancée. "Avancée", mais pas "évoluée". Parce que, d'un point de vue génétique, le virus de la rage est plus évolué que l'homme, dès lors que l'existence de ce virus présuppose l'existence de mammifères comme l'homme. Si «l'évolution» est la mesure chronologique de l'apparition des formes, le virus de la rage est plus évolué que l'homme.

Mais de quel droit peut-on dire que la structure de l'homme est plus avancée et que celle du virus est plus primitive ? Du fait de l'observation macroscopique et microscopique des deux organismes. Ce type de comparaison montre une relative complexité dans la structure humaine et une relative simplicité dans la structure du virus. Mais l'exemple de la rage suggère qu'il doit y avoir, dans le virus, un niveau de structure submicroscopique, et qu'elle doit être d'une grande complexité. Une complexité permettant au virus de sélectionner, par exemple, ceux des centres nerveux et cérébraux chez l'homme qui sont exactement appropriés aux «objectifs» du virus. En fait, la complexité de ce niveau structurel est telle que chercher à la comprendre donne le vertige à notre capacité d'imagination. Bien qu'il me semble possible que la complexité soit dans notre imagination, et non dans le phénomène imaginé. Car cette imagination fonctionne avec des modèles tels que les supermolécules d'albumine et les acides ribonucléiques, qui sont peut-être des modèles partiellement inappropriés. Mais je vais laisser de côté ce problème épistémologique.

L'argument développé jusqu'ici suggère le résultat suivant : si nous voulons établir une hiérarchie des êtres vivants, nous pouvons utiliser deux critères (parmi d'autres), le génétique et le structurel. Selon le critère génétique, le virus de la rage est supérieur à l'homme. Selon le critère structurel, l'homme semble, à première vue, être supérieur au virus, mais cette supériorité est problématisée par une situation dans laquelle le virus recourt à la structure humaine pour ses «fins» supérieures. Ce résultat n'est pas très satisfaisant, et pas seulement d'un point de vue subjectif (puisque nous sommes des hommes et non des virus). Ce n'est pas très satisfaisant, car il existe d'autres situations démontrant la supériorité de l'homme sur le virus (par exemple, la situation de la lutte contre la rage). C'est la raison pour laquelle l'argument doit être poursuivi.

Le comportement du virus est fortement stéréotypé. Bien que la biologie ne puisse pas nous dire aujourd'hui quelles sont les influences exactes qui provoquent le comportement

du virus, et si elles sont de nature chimique, électrique ou autre, la biologie peut affirmer que ce comportement est en quelque sorte prédéterminé dans la structure du virus. Le virus réagit de manière entièrement prévisible, et la prédiction vient de la connaissance de sa structure. C'est une structure relativement fermée. Le comportement humain est beaucoup moins prévisible. Bien qu'il existe, dans la structure humaine, des imprégnations héréditaires qui prédisposent l'homme à certaines formes de comportement, elles ne déterminent pas entièrement son comportement. L'homme réagit moins "instinctivement" que le virus. L'homme non seulement réagit, mais, de temps en temps, il agit (bien que le terme "action" soit problématique dans le contexte de la biologie). Parler de l'action du virus sur le corps humain est une erreur, parler de l'action de l'homme sur le virus n'est pas si radicalement une erreur. La structure humaine est relativement ouverte.

On peut donc essayer de construire une hiérarchie des êtres vivants, ayant comme critère l'ouverture relative de leurs structures. Un être vivant sera supérieur à un autre dans la mesure où son comportement sera moins motivé par des facteurs héréditaires, et davantage par d'autres facteurs. Cette hiérarchie n'aura rien à voir avec la complexité du comportement. Un comportement plus motivé par des facteurs héréditaires pourrait bien être plus complexe qu'un comportement moins motivé par de tels facteurs (voyez par exemple le comportement de l'abeille et celui du cheval). Je ne sais pas si la biologie a déjà suffisamment de connaissances pour établir une telle hiérarchie. Mais on peut espérer que l'homme occupera une place très élevée dans cette hiérarchie.

Un grand espoir. Parce que la comparaison entre l'homme et ses proches parents, les primates, révèle une ouverture relativement grande de la structure humaine. L'homme naît dans un état qui, du point de vue des primates, peut être considéré comme fœtal. Ainsi, il lui faut un an après sa naissance pour atteindre la perfection structurelle d'un chimpanzé nouveau-né. De sorte que, à la naissance, sa structure est moins fixe, et qu'elle devient ensuite plus fixe du fait des circonstances sociales, et non, comme le chimpanzé, des circonstances utérines. La motivation de son comportement sera plus sociale et moins héréditaire que la motivation du comportement du chimpanzé. Cela explique, en partie, ce comportement si typiquement humain qu'est la langue, un comportement très social (conventionnel), et peu instinctif. Selon ce critère, l'homme est supérieur aux primates.

Mais le problème suivant se pose : pourquoi dire que les primates sont les plus proches parents de l'homme ? Cette parenté a été établie selon des critères génétiques (descendance commune) et des critères structurels (similitude des formes). Mais pas selon le

critère de l'ouverture des structures. Il peut y avoir des êtres vivants beaucoup moins liés à l'homme du point de vue génétique et statiquement structurel, mais beaucoup plus proche de lui en termes du caractère de leur structure. Une fantaisie débridée suggère, par exemple, les dauphins, ou, encore plus débridée, les poulpes<sup>2</sup> géants. C'est un problème à résoudre à l'avenir par la biologie, certainement assistée par la cybernétique en tant que discipline étudiant l'ouverture relative des structures.

Bien sûr, "l'ouverture de la structure" a quelque chose à voir avec la liberté. Mais pas autant que cela puisse paraître au premier abord. Si le comportement de l'homme est plus ouvert que celui du chimpanzé (et bien plus que celui du virus), le niveau de comparaison est celui de la motivation héréditaire. Mais les motifs hérités sont remplacés, chez l'homme, en grande partie par des motifs sociaux (culturels) qui déterminent tout autant que ne le font les motifs de l'hérédité. L'homme n'est pas nécessairement plus libre que le chimpanzé car étant moins instinctif. Si le nazisme est méprisable et dégoûtant, pour avoir voulu réduire le comportement humain à des facteurs hérités, les tentatives de vouloir l'expliquer par des motifs sociaux (tout comme le marxisme qui recourt à des raisons économiques et politiques et la psychologie jungienne qui recourt à des raisons psychologiques et archétypales) ne sont pas nécessairement moins dégradantes. Mais ce type d'explication ouvre, au moins, la possibilité d'un comportement non motivé ("hyperfonctionnel", comme on dit en biologie), qui serait un comportement libre. En ce sens, les deux explications mentionnées ci-dessus sont beaucoup plus ouvertes et intelligentes que l'explication crétine du nazisme, laquelle est anti-biologique, précisément parce qu'elle repose sur une biologie mal digérée.

Le critère d'ouverture et de fermeture des structures pour établir des hiérarchies est nouveau. Il évite les excès de la génétique (de l'historicisme) et d'un structuralisme statique et formaliste. Eventuellement, ce critère ouvrira une nouvelle méthodologie, non seulement en biologie, mais dans toutes les sciences et dans toutes les disciplines (par exemple en esthétique, où il commence à s'articuler puissamment). Et ce critère ouvrira certainement de nouveaux aspects du problème de la liberté. Voilà ce que suggère une réflexion sur la rage.

*Traduit par Marc Lenot*

---

<sup>2</sup> Flusser a écrit « os polipas », mot qui n'existe pas en portugais. Mais l'étymologie du mot « polvo » (le poulpe) est le grec « πολύπους » (qui a un grand nombre de pieds). En français, polype désignait aussi anciennement le poulpe (par exemple dans *Harmonies de la Nature* de Bernardin de Saint-Pierre, 1814/15). Cette mention des poulpes géants évoque évidemment *Vampyrotheutis Infernalis*, que Flusser a alors déjà écrit avec son ami, le biologiste et zoosystématicien Louis Bec en 1980/81, mais qui ne sera publié, en version allemande, qu'en 1987.